

PARTI et CLASSE

Nous publions ci-dessous une étude du camarade A. Bordiga, publiée pour la première fois dans la « Razzegna Comunista ». Nous avons pensé utile de la reproduire dans « Bilan ». —

LA REDACTION.

Les thèses sur les tâches incombant au Parti Communiste dans la révolution prolétarienne approuvées par le Deuxième Congrès de l'I. C., profondément et vraiment inspirées par la doctrine marxiste, prennent comme point de départ la définition des rapports entre parti et classe; elles établissent qu'un parti de classe ne peut comprendre dans ses propres rangs qu'une partie de la classe elle-même; jamais il ne peut s'étendre à l'ensemble de celle-ci, peut-être même pas à sa majorité.

Cette vérité patente aurait été mieux mise en évidence s'il avait été précisé qu'il n'est même pas possible de parler de classe tant qu'il n'existe pas dans celle-ci une minorité tendant à s'organiser en un parti politique.

En effet, qu'est-ce qu'une classe sociale d'après notre méthode critique? La détermination purement objective, extérieure, de l'analogie existant entre les conditions économiques et sociales, entre les positions occupées dans le processus de la production d'un grand nombre d'individus? Ce seraient là des caractéristiques insuffisantes. Notre méthode ne s'arrête pas à décrire la collectivité sociale telle qu'elle est à un moment donné, à tracer d'une façon abstraite une ligne qui divise en deux clans les individus qui la composent, comme cela se fait dans les classifications scolastiques des naturalistes. La critique marxiste voit la société humaine en mouvement, dans son développement à travers le temps, en se basant sur des critères essentiellement historiques et dialectiques, étudiant donc l'enchaînement des événements dans leurs rapports d'influence réciproque.

Au lieu de prendre (comme le faisait la vieille méthode métaphysique) un instantané de la société à un moment donné, et

de travailler ensuite sur celui-ci pour y reconnaître les diverses catégories dans lesquelles les individus composant la collectivité doivent être catalogués, la méthode dialectique voit l'histoire comme un film qui déroule ses tableaux les uns après les autres: c'est dans les caractères saillants du mouvement de ceux-ci que la classe doit être cherchée et reconnue.

Dans le premier cas, nous tomberions dans les mille objections des statisticiens purs, des démographes; ces gens à courte vue (s'il en fut jamais), reviseraient les divisions, feraient observer qu'il n'y a pas deux classes, ou trois, ou quatre, mais qu'il peut en exister dix ou cent, ou mille, séparées entre elles par des gradations successives et des zones intermédiaires indéfinissables.

Dans le deuxième cas, nous aurons bien d'autres éléments pour reconnaître ce protagoniste de la tragédie historique qu'est la classe, pour en fixer les propriétés, l'action, le but, qui se précisent d'une manière concrète par une uniformité évidente traversant les changements d'un monceau de faits que le pauvre photographe enregistrerait en une froide série de données dépourvues de vie.

Pour dire qu'une classe existe et agit à un certain moment de l'histoire, il ne suffira donc pas de connaître quelle était, par exemple, le nombre des marchands de Paris sous Louis XVI ou des landlords anglais au XVIIIe siècle, ou des ouvriers de l'industrie belge en manufacture aux abords du XIXe. Nous devons soumettre toute une période historique à notre analyse logique, y retrouver un mouvement social et donc politique; peu importe que celui-ci ait des hauts et des bas, commette des erreurs et remporte des succès, cherche sa route; il faut que l'adhérence à un système d'intérêts d'une partie des hommes mis dans une certaine

position par le système de production et le développement de celui-ci apparaisse comme évident.

C'est ainsi que Frédéric Engels, dans un de ses premiers essais de cette méthode, a tiré de l'histoire des classes travailleuses en Angleterre l'explication de toute une série de mouvements politiques et démontré l'existence de la lutte de classes.

Cette conception dialectique de la classe se place au-dessus des ternes objections du statisticien. Celui-ci perdra le droit de voir les classes opposées, nettement divisées sur la scène de l'histoire comme le sont les masses de choristes sur le plancher d'un théâtre; il ne pourra rien déduire contre nos conclusions du fait que dans les zones de contact se montrent des couches indéfinissables à travers lesquelles se produit un échange osmotique d'individus isolés, sans que la physionomie historique des classes qui sont en présence l'une de l'autre soit altérée.

La conception de classe ne doit donc pas évoquer devant nous une image statique mais un tableau dynamique. Quand nous découvrons une tendance sociale, un mouvement poursuivant une finalité donnée, nous pouvons alors reconnaître l'existence d'une classe dans le vrai sens de la parole. Mais alors existe aussi en substance, sinon au point de vue forme, le parti de classe.

Un parti vit quand vivent une doctrine et une méthode d'action. Un parti, c'est une école de pensée politique et, par conséquent, une organisation de lutte. **Tout d'abord, il y a un fait de conscience; ensuite un fait de volonté, plus exactement une tendance vers une finalité. Sans ces deux propriétés, nous ne possédons pas encore la définition d'une classe.** L'enregistreur impassible des données peut, nous le répétons, constater des affinités entre les conditions de vie dans des groupements plus ou moins vastes; aucune trace n'en reste dans l'évolution de l'histoire.

Nous ne pouvons avoir ces deux propriétés condensées, concrétisées, que dans le parti de classe. La classe ne se forme que grâce au perfectionnement de certaines conditions et des rapports qui surgissent de la consolidation de nouveaux systèmes de production (par exemple l'installation de grandes usines, à force motrice considérable, recrutant et

formant un nombreux personnel); de même c'est par degrés que commence à se compléter en une conscience plus précise l'influence des intérêts d'une parcelle collective; cette conscience, au début, se dessine dans de petits groupes de celle-ci. Lorsque la masse est poussée à agir, ce sont ces premiers groupes qui ont la prévision de la finalité à atteindre; ce sont eux qui entraînent et dirigent le reste.

Ce processus doit être considéré en envisageant la classe prolétarienne moderne non pas comme une catégorie corporative, mais bien dans son ensemble. Et alors on voit comment une conscience plus définie d'identité d'intérêts est en train de surgir; mais on voit aussi comment cette conscience résulte d'un ensemble d'expériences et de notions qui ne peut se rencontrer que dans des groupes limités comprenant des éléments choisis de toutes les corporations. La vision d'une action collective tendant à des buts généraux intéressant toute la classe, se concentrant dans l'intention de changer tout le régime social, ne peut apparaître clairement qu'à une minorité avancée.

Ces groupes, ces minorités, sont simplement le parti. Lorsque la formation de celui-ci est arrivée à un certain stade; tout en étant certain que cette formation ne se fera jamais sans moment d'arrêt; sans crise, sans conflit intérieur, nous pourrions dire que nous avons alors une classe en action. Tout en ne comprenant qu'une partie de la classe, c'est pourtant le parti seul qui lui donne une unité d'action et de mouvement, parce qu'il groupe des éléments qui, triomphant des limites de corporation et de localité, sentent la classe et la représentent.

Ceci rend plus clair le sens de la vérité fondamentale: le parti ne constitue qu'une partie de la classe. En envisageant l'image fixe et abstraite de la société on y découvre une zone qui est la classe et un petit noyau dans celle-ci qui est le parti, on arrive ainsi facilement à la considération que toute la partie de la classe qui constitue presque toujours la majorité restant en dehors du parti, pourrait avoir un poids plus grand, un droit plus grand. Mais il suffit de penser que dans cette grande masse qui forme le reste, les individus n'ont pas encore de conscience de volonté de classe, ils vivent pour leur propre égoïsme, ou pour la corporation, ou pour le clocher, ou pour la nation; on verra ainsi que pour assurer